

Christoph Ransmayr

Le Dernier des mondes

Roman

Traduit de l'allemand par Jean-Pierre Lefebvre

P.O.L

33, rue Saint-André-des-Arts, Paris 6^e

I

Un ouragan, c'était donc une nuée d'oiseaux très haut dans la nuit, un essaim blanc qui s'approchait dans un grand bruit et soudain ne fut plus que la crête d'une vague énorme qui bondit sur le bateau. Un ouragan, ce furent les cris et les pleurs dans le noir sous le pont et la puanteur acide des vomissures. Ce chien qui devint fou dans les paquets de mer qui s'abattaient, et déchiqueta les tendons d'un marin. L'écume se referma sur la blessure. Un ouragan, ce fut le voyage jusqu'à Tomes.

Bien qu'il cherchât même de jour, et en tant d'endroits du bateau de plus en plus éloignés, à s'évader de ce tourment en sombrant dans l'inconscience, ou simplement dans un rêve, Cotta ne trouva le sommeil ni dans la mer Égée, ni après, dans la mer Noire. Quel que fût le moment, dès que son état d'épuisement lui donnait cet espoir, il s'enfonçait de la cire dans les oreilles, nouait une écharpe de laine bleue sur ses yeux, se laissait retomber et comptait ses respirations. Mais la houle le soulevait,

comme elle soulevait le bateau et soulevait le monde entier, loin au-dessus des bouillonnements salés de la route écumeuse, gardait tout suspendu le temps d'un battement de cœur, puis laissait retomber le monde, le bateau et l'homme épuisé dans le creux d'une vague, l'insomnie et la peur. Personne ne dort.

Cotta dut tenir ainsi dix-sept jours à bord de la *Trivia*. Lorsqu'un matin d'avril, enfin, il quitta le schooner, descendit sur le môle décapé par les lames et se tourna vers les murs de Tomes, vers ces murs couverts de mousses au pied de cette côte abrupte, il titubait tellement que deux marins lui prêtèrent leur épaule en riant puis l'abandonnèrent sur un tas de vieux cordages râpés devant la capitainerie. Cotta resta allongé là dans une odeur de poisson et de goudron et s'efforça d'apaiser la fureur des flots qui continuaient de se déchaîner à l'intérieur de son corps. Des oranges moisies déchargées de la *Trivia* avaient roulé sur le môle : souvenirs des jardins d'Italie. Il faisait froid. C'était un matin sans soleil. La mer Noire ondulait mollement sur le cap de Tomes, se brisait sur les récifs, ou venait frapper bruyamment des parois de roche verticales surgies droites de l'eau. Dans certaines baies, les lames projetaient sur la plage des blocs de glace couverts de débris et de fientes d'oiseaux. Cotta restait allongé, les yeux fixes, et il ne bougea pas la main lorsqu'un mulet efflanqué commença à mordiller son manteau. Puis, quand la mer, vague après vague, se fit plus étale en lui, il s'endormit. Il était arrivé.

Tomes, le trou. Tomes, le n'importe où. Tomes, la ville de fer. Personne ici, pratiquement, à l'exception d'un cordier qui loua à cet inconnu sous les toits de sa maison une chambre inchauffable étendue de tapisseries criardes, ne

prêta attention à l'arrivée de Cotta. Ce fut seulement peu à peu, et sans les enjolivures habituelles, qu'apparurent dans son sillage des commentaires qui en d'autres temps auraient pu donner lieu à des gestes hostiles : l'inconnu qui grelottait là-bas sous les arcades ; l'homme qui recopiait l'horaire des bus au panneau d'arrêt dévoré par la rouille et qui parlait avec une incompréhensible patience aux chiens gueulards, cet étranger : il venait de Rome. Mais Rome en ces jours-là était plus lointaine que jamais : à Tomes, on s'était détourné du monde pour célébrer la fin d'un hiver de deux ans. Les rues retentissaient du tintamarre des fanfares et les nuits ne désemplissaient pas du braillement des fêtards : paysans, chercheurs d'ambre et porchers descendus des fermes éparses et des hautes vallées les plus reculées du massif. Le cordier, qui même les jours de gel allait pieds nus, et ne s'autorisait qu'en certaines occasions particulières à passer ses pieds gris dans des chaussures qu'il faisait craquer ensuite en marchant dans le silence de la maison, porta, tous ces jours-là, des chaussures. Dans les fermes obscures recouvertes d'ardoise, tapies entre les champs en terrasses aux portes de la ville, on fit cuire du pain doux au safran et à la vanille. Les processions parcoururent les sentiers muletiers à flanc de falaise. La neige fondait. Pour la première fois depuis deux ans, les pentes de pierraille qui se déversaient des nuages entre les éperons de roche, les à-pics et les arêtes n'étaient plus enneigées.

Sur les quatre-vingt-dix maisons de la ville, beaucoup, à l'époque, étaient déjà vides ; elles tombaient en ruine et disparaissaient sous la mousse et les plantes grimpantes. Des rangées de maisons entières semblaient retourner peu à peu à la montagne. Et pourtant, dans les ruelles pentues,

circulait toujours la fumée des fourneaux des fondeurs qui dispensaient leur fer médiocre à toute la ville : la seule chose ici dont on n'eût jamais manqué durablement.

Les portes étaient en fer, les volets étaient en fer, les clôtures, les motifs des pignons, et les étroites passerelles qui permettaient de franchir ce torrent qui coupait Tomes en deux moitiés inégales. Tout cela rongé par le vent salin, par la rouille. Et rouille était la couleur de la ville.

Dans les maisons, des femmes tôt vieilles, toujours vêtues de sombre, peinaient dur, comme peinaient dur les hommes, là-haut, dans les galeries, loin au-dessus des toits, dans les parois, couverts de poussière, épuisés. Ici, ceux qui partaient pêcher au large maudissaient l'eau vide, ceux qui cultivaient un champ maudissaient la vermine, le gel et les cailloux. Et, la nuit, ceux qui ne dormaient pas croyaient parfois entendre hurler des loups. Tomes était aussi perdue, aussi vieille et sans espoir que cent autres villes de la côte, et Cotta trouvait étrange qu'en ce lieu également confiné par la mer et par la montagne, à ce point prisonnier de ses coutumes et des calamités qu'il affrontait, du froid, de la pauvreté et du travail pénible, il pût se passer quelque chose dont on parlât à des centaines de lieues d'ici, dans les salons et les cafés des métropoles d'Europe.